



Les œillères de l'éléphante



Laurie Heyme

Laurie Heyme

Les Œillères
de l'éléphante

© Laurie Heyme, 2023

ISBN numérique : 979-10-262-9709-3

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Chapitre 1.

État des lieux.

« Les chances qui se perdent sont les plus grandes malchances. »

Pedro Calderon de la Barca.

La vie, trois petites lettres de rien du tout. Des moments prometteurs de l'avenir qui basculent dans le passé en une poignée de secondes. Pas le temps de saisir l'instant présent qu'il n'est déjà plus.

La vie, qui peut chavirer subitement, comme un navire dans une mer déchaînée. Le calme apparent fait place à l'inévitable tempête. Face aux flots et aux vagues de plus en plus fortes, il est impossible de décider s'il est préférable de résister ou de se laisser engloutir dans les profondeurs.

Ma vie, qui n'est qu'un champ de ruines, une embarcation qui tangue déjà et dont la direction du vent ne va pas tarder à changer, pour le meilleur ou pour le pire je ne le sais pas encore. Mon radeau de fortune bricolé et rafistolé prend l'eau de toute part, malgré les apparences.

Ma seule certitude, c'est que je n'en peux plus, je suis à bout. Chaque nouveau lever de soleil me confronte à une réalité dont je ne veux plus et dont je suis pourtant incapable de me défaire. Chaque jour est une nouvelle épreuve où il me faut endosser le corps de Louise, prénom que ma mère m'a donné.

Quand j'ai cherché à connaître sa signification, j'y ai lu les termes de gloire et de combat. Je ne sais pas si c'est pour ça qu'elle m'a appelée comme ça. Ce que je sais en revanche, c'est que je suis loin de me reconnaître dans ces mots-là.

Je doute d'ailleurs qu'elle ait vraiment réfléchi à ce qu'elle allait écrire sur nos actes de naissance. Je sais que le petit nom de ma sœur a été attrapé au vol dans la salle d'attente de la sage-femme lorsqu'elle était enceinte de quelques mois. Une jolie princesse prénommée Stéphanie y jouait et notre mère, ayant eu d'autres chats à fouetter que de se pencher sur la question, y avait vu là un signe. Le jour où j'avais découvert cette histoire, pour mon livret autobiographique du cours de français, je l'avais trouvée si triste que j'avais préféré ne pas lui demander pourquoi elle m'avait appelée Louise. J'avais brodé une histoire à dormir debout pour mon acrostiche, tout plutôt qu'une vérité difficile à entendre.

Je crois que c'est de là qu'est née cette habitude de décrypter les prénoms des personnes que je rencontre, peut-être pour mieux les appréhender et cerner leurs personnalités. Je me suis toujours promis que le jour où je deviendrais mère à mon tour, ce rite de passage serait étudié avec soin et ne serait pas dû au hasard, mais plutôt le fruit d'un choix bien élaboré. J'avais déjà feuilleté à la bibliothèque où je travaillais de multiples recueils, « Choisir son prénom, choisir son destin » ou encore « Un prénom, le choix d'une vie ». Mes collègues me trouvaient étrange et me charriaient souvent d'un « Dis-moi comment tu t'appelles je te dirai qui tu es », à chaque fois que j'inscrivais un nouvel abonné.

Ma mère s'appelle Marguerite et parler d'elle me déclenche des démangeaisons.

Quand j'en ai cherché le sens, j'ai été frappée par les appellations de perle et de pureté. À proprement parler, elle est loin d'être une perle, du moins avec nous. Toute personne n'étant pas de sa famille proche trouve que c'est une femme charmante, souriante et avenante. Je me souviens parfaitement de la réaction de mes amies quand j'étais adolescente.

« Ta mère est géniale ! Ta mère est trop cool, pas comme la mienne ! Ta mère est super gentille ! »

Je souriais, bêtement, acquiesçant face à leurs compliments, même si intérieurement je ressentais un trouble indescriptible. L'envers du décor ne faisait pas écho aux apparences. Je dirais plutôt que je vivais avec une doctrine maternelle qui laissait peu de place à l'ouverture d'esprit et aux effusions d'amour.

Je ne dépeins pas d'emblée une relation mère et fille des plus idéales. Et pourtant, chaque dimanche, je vais effectuer mon devoir au brunch familial. Mon père n'est malheureusement plus de ce monde pour assister à ces moments délicieux où elle trouve toujours à redire sur ma coiffure, ma tenue vestimentaire ou encore mon job de bibliothécaire. C'est son passe-temps favori, me rappeler sans cesse à quel point je suis une ratée et à quel point elle sait tout mieux faire que moi. Les encouragements et la prise de confiance en soi n'étaient pas dans ses priorités d'éducation, ce rôle étant plutôt discrètement attribué à mon paternel. « Faites ce que je dis, pas ce que je fais » est un proverbe qui lui va comme un gant.

Marguerite rêvait d'être avocate, mais mes grands-parents n'ont jamais pu financer ses études. Alors, à défaut de plaider devant les tribunaux, elle jongle avec les appels téléphoniques dans le grand cabinet d'avocat Jackson & Cie du 8e arrondissement de la capitale depuis bientôt quarante ans. Elle en parle avec tant d'enthousiasme qu'on pourrait penser que c'est elle qui l'a monté de toutes pièces. Son parcours est loin d'être un parfait accomplissement et je doute qu'elle s'épanouisse vraiment dans ce rôle de secrétaire toujours disponible et efficace malgré les années. Cependant, elle tient tout de même à me rafraîchir la mémoire au sujet de mes cuisants échecs. Nous n'évoquons jamais les siens, il y aurait pourtant un parallèle à faire.

Je n'ai pas besoin qu'on me rappelle les mauvais souvenirs, j'ai une mémoire d'éléphant. Je suis capable de me souvenir des noms de famille des adhérents quand ils viennent rendre leurs livres. Je me rappelle mieux qu'eux-mêmes certains bouquins qu'ils ont lus, histoire de ne pas les emprunter une seconde fois. Cette capacité met de l'eau dans le moulin de mes collaborateurs quand ils ne me taclent pas sur mes lectures mystiques. Je suis un drôle de phénomène, une bête de foire, pas au point de savoir où les ouvrages sont rangés, mais presque. Je connais parfois certains emplacements à l'étagère près. À leurs heures perdues, mes consœurs improvisent des quizz littéraires auxquels je me prête volontiers. Avoir une telle capacité à retenir les choses m'émoustille, je l'avoue. Je m'attribue peu de qualités, mais celle-ci est incontestable alors autant en abuser, ça camoufle un peu le reste.

Malheureusement, tout ce que je pense ne sort jamais de ma bouche, car ça reste ma mère évidemment et même si mon esprit le hurle très fort je n'ai pas le courage de laisser sortir toutes ces mauvaises pensées.

Ça me ferait sans doute le plus grand bien, mais je ne suis pas courageuse pour deux sous et je me cache derrière toutes ces croyances qui t'obligent à tout accepter de tes géniteurs.

Alors, je reste la petite Louise bien sage qui dit oui à tout sans broncher. Je crois que ça fait partie du bagage « points négatifs dans ma vie ». Cette valise que je traîne depuis toute petite pèse une tonne, je n'arrive même plus à la fermer, elle déborde de tous les côtés.

Encaisser chaque fois ces remarques m'enfonce un peu plus. C'est un problème assez omniprésent au quotidien, mais que je refuse d'affronter pour le moment, ayant trop peur que les conséquences d'une éventuelle rébellion aggravent encore plus ma situation. J'ai opté pour l'idée de subir jusqu'à la fin

de ma vie, même si je dois arriver au paradis en rampant.

Dans ce gros balluchon, je rajouterais pour tenir compagnie à ma mère mon cher et tendre compagnon, Ben. Ces deux-là s'entendent à merveille, ce qui devrait m'enchanter. Le beau Ben, un sourire ravageur et des yeux verts sur une peau hâlée qui vous font voyager à Bora-Bora en un clignement d'œil. Très franchement, pour être honnête, je ne sais pas ce qu'il me trouve depuis tout ce temps. Cette année, nous fêterons nos sept ans. Je n'aurais jamais pensé que nous arriverions jusque-là. Je crois que j'ai un cruel manque d'assurance et inévitablement, il me vient souvent à l'esprit que ce bellâtre ne peut pas faire sa vie avec un rat des bibliothèques. Cette façon de voir notre relation me pousse à me plier en quatre pour répondre au moindre de ses désirs. Je dis amen à tous ses caprices, ses éclats de colère et ses manies. Je me courbe un peu trop, je vais finir par avoir un lumbago irréversible.

Après notre première rencontre, je m'étais précipitée à la lettre B afin d'en savoir plus sur lui. Ben était un diminutif de Benjamin, interprété comme fils de la chance. Il ne m'en avait pas fallu plus pour accepter un rencard. Le guide des prénoms était ma boussole et j'avais grandement besoin d'ondes positives dans ma vie. À défaut de trouver un trèfle à quatre feuilles, j'espérais peut-être rafler un compagnon de route pour éclairer mon chemin.

Comme chaque matin, mon esprit vagabondait au fur et à mesure qu'il émergeait. Toutes ces réflexions sous ma douche matinale faisaient partie de mon rituel quotidien. Même si je pensais très fort à la planète et au gâchis de toute cette eau qui se déversait sur moi, je me laissais aller chaque fois dans mes divagations.

Elles s'éternisèrent un peu trop longtemps, car la sonnerie du téléphone m'en extirpa et, quand je vis le nom qui s'affichait, je sursautai et manquai de glisser dans la baignoire. Il s'agissait de Mme Rambaud, directrice de la bibliothèque Françoise Sagan du 10^e arrondissement de Paris.

Il était 8h36 et j'étais officiellement en retard au travail. J'ai oublié de préciser que mon deuxième prénom c'est Françoise, qui signifie libre, mais a priori pas tant que ça.

Paris et ses matins tout gris, Paris et les klaxons des taxis. Me voilà habillée comme un as de pique, à peine maquillée et pas coiffée à courir attraper mon bus en tentant d'avaler mon café. Faire deux choses à la fois n'est pas compatible chez moi, je devrais pourtant le savoir ! Dans la précipitation, j'ai mal fermé le thermos qui abritait ma boisson brûlante et je ne pourrais donc m'en prendre qu'à moi-même pour cette auréole de café avec laquelle mon pull moutarde va cohabiter toute la journée. Je fais abstraction de la brûlure au troisième degré qui irradie ma poitrine et m'avance à pied jusqu'à la prochaine station de métro. Malgré ma course folle, le bus m'a échappé. J'ai un autre point commun avec les éléphants, je cours comme eux. J'ai une jambe qui marche et une jambe qui trotte. Au collège, mon professeur d'EPS m'avait surnommé affectueusement Pachyderma. J'ai toujours adoré courir pourtant, mais les regards amusés des badauds ont vite expédié mes baskets de sport au placard.

J'adore mon quartier, ça je le mets dans la valise « points positifs dans ma vie », sachant qu'ils ne sont pas bien nombreux. Ce barda est hélas ! bien trop léger. Quand nous avons emménagé avec Ben, nous avons eu la chance de trouver ce petit appartement au dernier étage avec une vue imprenable sur Paris. J'ai le vertige, mais il était tellement conquis que j'ai cédé, pour lui faire plaisir. Je ne suis donc pas la Parisienne qui profite de sa terrasse au petit déjeuner. J'ouvre les fenêtres et je vais arroser les fleurs en fermant les yeux. Ce sont mes pieds qui finissent mouillés la plupart du temps.

La seule chose que je peux voir au loin depuis ma fenêtre, sans m'aventurer trop près du bord, c'est la majestueuse Tour Eiffel. Ce monument me procure un effet énergisant et je ne me lasse pas de l'admirer, même après toutes ces années. J'ai parfois l'impression qu'elle me parle dans mes coups de blues et qu'elle s'adresse à moi pour me remonter le moral.

« Allez soit forte Louise, ne te laisse pas abattre. »

Je partage un petit secret avec elle, j'adore la prendre quotidiennement en photo. Chaque cliché me permet de découvrir la dame aux mille visages avec un regard nouveau. Cela paraît sans doute complètement stupide et ce passe-temps gaspille certainement des milliards de gigas dans mon cloud, mais je ne peux pas m'en empêcher. Je l'immortalise, inlassablement, parfois le matin au lever du soleil ou bien encore les jours de pluie, parce que même là, elle est grandiose.

Je ne sais plus qui a dit qu'il faut apprendre à danser sous la pluie. Ce qui est

sûr c'est qu'elle sait le faire la dame de fer, contrairement à moi.

En attendant, c'est dans les couloirs du métro que je danse et que je zigzague. J'arrive enfin à gare de l'est et j'aurai donc, pour être exacte, dix-huit minutes et trente-quatre secondes de retard. Je suis bonne pour une journée sans pause déjeuner avec deux heures supplémentaires pour me faire pardonner. La reine de la culpabilité c'est moi, je pense devoir remercier Marguerite pour ça.

Quand je franchis les portes de la bibliothèque, Mme Rambaud est là, comme si elle m'attendait, et ses vociférations ne mettent pas longtemps à se faire entendre.

« Louise ! Ce mois-ci ça fait déjà plusieurs retards ! Il va falloir vous ressaisir, sans quoi je ne pourrai pas continuer comme ça ! Je comptais sur vous ce matin pour arriver plus tôt et déménager tous les romans policiers comme nous en avons convenu en réunion. Pouvez-vous me dire quel est l'objet de votre retard aujourd'hui ? Un dinosaure sur les voies ou peut-être une invasion d'ovnis à l'arrêt de bus ? me hurla-t-elle au visage.

— Mme Rambaud, balbutiais-je, je n'ai aucune excuse ce matin ... je vous promets que ça ne se reproduira plus, faites-moi confiance ! dis-je penaud et la tête basse. »

Je ne pouvais décemment pas lui mentir. Il m'arrivait des événements tous plus rocambolesques les uns que les autres, mais cette fois, je n'avais rien à dire pour ma défense. Je savais que cette histoire allait me miner toute la journée et que j'allais tout faire pour me rattraper, quitte à faire des tas d'heures en plus, et ça, Mme Rambaud le savait très bien. Certes, je n'étais pas une championne de la ponctualité, mais j'étais très efficace dans mon travail, bien plus que le reste de l'équipe. Mon acariâtre patronne avait surtout bien cerné ma psychologie et savait parfaitement sur quel bouton appuyer pour que je me mette en mode autopunition.

Je travaillais dans cette bibliothèque depuis dix ans déjà. Après avoir échoué à mon examen de fin d'année, j'avais mis au placard mes rêves de journaliste et je m'étais réfugiée dans ce job. Amoureuse des livres depuis toute petite, j'avais trouvé dans ce lieu un havre de paix et de silence, obligée de faire taire mes remords et mes regrets. J'aimais la tranquillité de ces rayonnages, les pas feutrés sur la moquette gris souris, et les couvertures de ces milliers d'exemplaires

tachant de couleurs d'immenses meubles blancs. Le personnel en place avait complètement changé après ma venue, avec de multiples départs à la retraite. Je n'avais jamais noué de grandes amitiés avec les nouveaux arrivants et nos rapports restaient strictement professionnels. J'avais surtout décliné les diverses propositions d'apéritifs en sortant du travail. force d'essayer des refus, ils ne m'avaient plus invitée du tout. Je préférais rentrer à la maison pour retrouver Ben et je m'octroyais des sorties uniquement lorsqu'il était absent, comme si je m'interdisais de m'amuser sans lui. Parfois, je me sentais vieille avant l'âge, puis je chassais cette pensée, me disant que j'avais de la chance d'avoir un homme dans ma vie de tous les jours, ou presque.

La journée s'écoula comme je m'y attendais, je travaillais comme une forcenée, avalant un sandwich en catimini. Le seul réconfort qui maintenait ma motivation à flot était mes retrouvailles du soir avec mon amie d'enfance, Alice.

Elle avait besoin d'un coup de pouce au restaurant, son énième extra venait de lui faire faux bon. Je crois plutôt qu'elle était un tantinet trop exigeante et assez insupportable comme employeuse, mais ça, je me gardais bien de lui dire. Ça n'avait pas d'importance, j'adorais aller là-bas, j'y joignais l'utile à l'agréable. C'était un moment d'évasion où je n'avais pas le temps de réfléchir et j'en avais besoin, aujourd'hui plus que jamais.

La fin de la journée pointa enfin le bout de son nez et j'avais encore une heure de libre devant moi. Je profitais de ce moment de répit pour finir le trajet à pied. Flânant comme j'aimais le faire, mon réflex n'était jamais bien loin, toujours au fond de mon sac. À croire que j'aimais passer en mode camouflage, la tête dans les écrits la journée et derrière un objectif le soir. Je longeais la Seine, passant vers ces terrasses à ciel ouvert. C'était l'heure des happy hours et des sorties de bureau. Je voyais tous ces gens qui se retrouvaient, riant aux éclats et se prenant dans les bras. Quand je les observais, une partie de moi les enviait. Ils avaient l'air heureux et insouciant. Je m'imaginais même furtivement, comme dans ces films surréalistes, sauter dans le corps de n'importe lequel d'entre eux pour échanger nos places, pourvu que sa vie soit plus supportable que la mienne.

Je m'imaginais souvent leur quotidien, leur vie amoureuse ou encore leur métier. À les voir ainsi vêtus, ils semblaient tous avoir réussi leur existence et en